

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 23

Artikel: Quelques curieux épisodes de la vie de Garibaldi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques curieux épisodes de la vie de Garibaldi.

L'événement du jour est la mort de Garibaldi. La presse du monde entier s'en est occupée, et presque tous nos journaux ont publié la biographie plus ou moins complète de cet homme remarquable. Ne pouvant entrer dans d'aussi longs détails, nous nous bornerons à quelques traits piquants ou héroïques dont cette belle carrière a été semée, et qui sont pour la plupart oubliés ou inconnus de bon nombre de personnes.

Enfance et jeunesse.

Voici ce que dit sur les premières années de Garibaldi, Eugène de Mirecourt, dont le récit nous paraît empreint d'une certaine exagération :

« Joseph Garibaldi est né à Nice le 4 juillet 1807. Son père, caboteur de son métier et propriétaire d'un certain nombre de barques de pêche, a dû fréquenter d'une façon très intime nos soldats républicains, lorsque le général Bonaparte envahissait avec eux l'Italie à la fin du dernier siècle. Peu en goût de pratiques religieuses, il éleva naturellement son fils dans les maximes antichrétiennes qu'on donnait alors pour base aux principes d'égalité révolutionnaire. Et pour rendre plus complète l'éducation de cet enfant, il le lâcha dès l'âge le plus tendre, au milieu d'un peuple de matelots grossiers et de lous de mer qui lui apprirent à jurer et à blasphémer du matin au soir.

La force physique du jeune Joseph se développait d'une manière d'autant plus inquiétante, qu'elle n'avait pour règle, au moral, que le caprice et les habitudes vicieuses contractées dans la fréquentation des marins.

Toutes les questions devenaient pour lui des questions de muscles ; il ne connaissait absolument que la logique du coup de poing.

Malgré son peu d'assiduité et de goût pour les études que son père tenta de lui faire suivre, afin de le pousser dans l'armée de marine, il avait acquis dès l'âge de 17 ans, grâce à des excursions multipliées le long des côtes, une foule de connaissances pratiques, plus que suffisantes pour remplacer l'étude théorique maritime. Il obtint un brevet d'officier dans la marine sarde et se signala dès le début par une audace de manœuvres, un mépris du danger, qui étonnaient les plus rudes matelots. »

Premiers actes révolutionnaires.

La révolte contre l'Autriche s'accroissait chaque jour davantage ; les sociétés secrètes remuaient l'Italie et, à 25 ans, Joseph était un carbonaro des plus ardents. Compromis dans les complots de l'époque, il se cache à la campagne, se procure une blouse, chausse des sabots, et passe la frontière, déguisé en paysan français ; durant deux années, il reste à Marseille, où il donne aux élèves du lycée des répétitions de mathématiques.

Au service du bey de Tunis.

Découragé en voyant les échecs subis par les patriotes italiens, ne pouvant rentrer dans son pays et lassé de la vie monotone, qu'il menait à Marseille, Garibaldi s'engage dans la flotte égyptienne, où il obtient le commandement d'une corvette. Bientôt une révolte éclate à bord. Garibaldi ne se déconcerte pas et va droit aux mutins.

— Rentrez dans vos cabines, leur crie-t-il, et que chacun y attende mes ordres.

Personne ne bouge.

Il les voit tourmenter la poignée de leur dague, en le regardant d'un air indécis et furieux.

— Avez-vous peut-être un chef disposé à commander à ma place ? ajoute-t-il en ricanant.

Les matelots répondent :

— Oui, nous avons Youssouf.

— Que Youssouf approche !

Un Tunisien de forte corpulence, haut de 6 pieds, fait résolument quelques pas hors du front de la troupe rebelle. Garibaldi tire un pistolet de sa ceinture, ajuste le colosse et lui fait sauter la cervelle.

On lui voua dès ce jour un respect sans bornes.

En Amérique. — Anita.

La politique du bey de Tunis ne fournissant à notre officier aucune occasion de mettre à contribution ses instincts guerriers, ses goûts aventureux, il s'embarque pour le Nouveau-Monde, où les républiques naissantes de l'Uruguay et de Montevideo avaient à combattre, la première contre le Brésil, la seconde contre les Argentins. Garibaldi fit là des prodiges de valeur, d'audace, de courage qui touchent presque au fabuleux et dont on doutera peut-être dans 50 ans.

Pendant un court séjour à Laguna, où la guerre lui laissait un moment de répit, il fit la connaissance d'une jeune femme nommée Anita, dont il était devenu éperdument amoureux. Elle devint son épouse et la compagne de tous ses dangers. Brune comme les créoles des tropiques, svelte, vive, avec des yeux pleins d'ardeur et un courage à toute épreuve, elle était digne de Garibaldi. Elle montait à cheval comme une écuyère de cirque et maniait la carabine avec une dextérité merveilleuse. En lui offrant sa main, Garibaldi lui dit : « Avec moi, vous aurez une existence de lutte, de fatigue, de privations peut-être, et à coup sûr de combats sans fin. Vous engagez-vous à m'accompagner sur terre et sur mer, en tous lieux où la haine du despotisme et l'amour de la liberté pourront me conduire ?... »

— Si vous ne posiez pas cette condition, je la poserais moi-même, répondit Anita.

Pour apprécier l'énergie et le courage de cette femme, il faut se reporter à l'un des épisodes de cette guerre américaine, dans laquelle le patriote italien joue un rôle si brillant.

Après avoir combattu les Brésiliens à Lagunes et s'être défendu comme un lion, il dut céder devant le nombre écrasant des troupes impériales et se retirer, entraîné par quelques-uns de ses fidèles compagnons. Pendant ce temps, Anita s'informait du sort de son mari : des prisonniers italiens lui dirent qu'il était tombé mort au gros de la mêlée ; calme elle attend la nuit, saisit un moment favorable, glisse entre les gardes et s'échappe du camp brésilien. Au milieu des ténèbres, elle erre dans un vaste désert : à l'aube, elle atteint le champ de bataille, retourne, sans sourciller, un à un les morts dont le sol est jonché, car elle veut découvrir le cadavre de son époux ; sûre enfin que Garibaldi n'est pas parmi eux, elle ouvre son cœur à l'espérance, remercie Dieu et s'éloigne à la hâte. Parcourant des forêts inhabitées, sans autre guide que son désir, sans autre nourriture que des fruits sauvages, à la troisième nuit, elle aperçoit des feux lointains. Brisée par la fatigue, l'espoir renaissant lui donne de nouvelles forces. Elle s'avance courageusement, reconnaît le camp de Rio-Grande, et, peu d'instant après, elle serre contre son cœur le bien-aimé qu'elle avait cru mort...

La République romaine.

Les événements de 1848 ramenèrent Garibaldi en Italie, qui se jette bientôt dans l'insurrection avec une nouvelle ardeur. Il se battit en brave comme toujours, mais essuya de nombreux échecs. Quelques mois plus tard, le pape est chassé par les révolutionnaires, et Garibaldi,

rassemblant de nouveau ses vieilles bandes de l'Uruguay, rentrées avec lui au pays, se porte sur Rome, où la république est proclamée. Il chauffe les populations sur son passage, recrute des volontaires et arrive aux portes de la ville éternelle en compagnie de sa femme, qui parcourait à cheval le front de la troupe pour exciter l'enthousiasme des soldats.

Mais l'armée française, commandée par le général Oudinot s'avance, assiège Rome, et met fin à la jeune et bouillante république, après des combats où Garibaldi déploya plus que de la valeur. Son héroïsme alla jusqu'à la rage. Quant il vit qu'il fallait enfin se rendre, il rassembla ses chemises rouges et força les lignes ennemies dans l'espoir de transporter la lutte sur autre terrain.

De combat en combat, traqué par les Autrichiens, et après avoir déployé partout une énergie et une audace inouïes, réduit à la dernière extrémité, il réunit une dernière fois ses braves, les délia de leur serment et s'enfuit vers Ravenne avec sa femme épuisée et mourante.

* *

Mort d'Anita.

L'un et l'autre errent deux jours et deux nuits à travers champs et forêts, nourris ça et là par des paysans. Mais Anita céda enfin à la lutte désespérée, aux longues veillées des camps, à la fatigue, à la faim. Pâle, défaillante, elle tombait à chaque pas. Garibaldi la chargea sur ses bras, cherchant en vain un secours. Soudain un ineffable sourire s'exprime sur les lèvres d'Anita, une beauté d'ange l'illumine; elle fixe ses regards dans les yeux de son mari, porte la main droite à son cœur en témoignage de constance et rend le dernier soupir.

Poursuivi de toutes parts, caché le jour, voyageant la nuit, Garibaldi n'abandonna point son cher cadavre, qu'il transporta sur ses épaules jusqu'au moment où il put l'inhumer honorablement.

* *

Second voyage en Amérique.

(La fabrique de chandelles.)

Vaincu, proscrit, menant une vie errante et impossible, Garibaldi, faisant appel à ses amis, rassemble quelques fonds, frète un navire, reprend le chemin du Nouveau-Monde et débarque à New-York, où il se fait fabricant de chandelles. Un de ses amis, officier dans la marine génoise, raconte que, dans un voyage à New-York, il s'empressa d'aller visiter l'illustre proscrit. Il le trouva, dit-il, les manches de sa chemise retroussées, occupé dans un coin de sa boutique, à plonger et replonger dans une cuve de suif bouillant des mèches arrangées le long de courtes cannes. « Je suis charmé de te voir, dit Garibaldi, je voudrais bien te serrer la main, mais gare au suif! »

* *

Le retour dans la patrie.

Quelques mois après l'incident que nous venons de raconter, Garibaldi voguait de l'Amérique en Chine avec une embarcation de *guano*. L'entreprise lui réussit à merveille. Il la tenta de nouveau, et ayant enfin réalisé une petite fortune, il revint se fixer dans les Etats-Sardes, sur cette terre de son amour. Retiré avec ses enfants dans l'île de Caprera, près de la Sardaigne, il y acheta une petite propriété qu'il faisait valoir lui-même.

Les événements politiques auxquels il prit part dès lors étant très connus, nous n'y reviendrons pas.

La mûla de l'étudiant.

Djan Tricliet, le frère de l'assesseu, avait on bouébo que paressait prâo dégourdi et intelledzeint, et s'était met dein la boula d'ein frère on menistré. Quand l'est que cé valottet dut parti po Lozena,

po recordâ pè l'academi, sa mère lài avâi reimpliâ sa mûla d'haillons et de lindzo, que l'est tant que l'aviont pu la cliourè. Lài avâi onna dozanna de tot: tsemisès, tsaussons, motchâo de catsettès, panamans et on moué de bougréri, sein comptâ 4 âo 5 pâ de pantalons et atant de gilets et de vestes; mû l'étâi dâi vestès de velès, qu'ont dâi pantets que tignont tota la lardjâo dâo catse-coquien. Et avoué tot cé trossé, lài avâi onco dâi lâivro, que cein pâsè qu'on diablo. Assebin quand on criâ lo vòlet po portâ ellia mûla su lo tsâi, lài avâi tant de butin dedein, que risquâ de fère on effoo ein la solèveint. Tantiâ que lài put rein tot solet et que lo père Tricliet dut allâ la preindre d'on bet....

L'apprenti menistré restâ dou z'ans pè Lozena et fut d'obedzi de sè reiaveni po cein que n'étâi pas foo po lè z'écoulès, mû oï bin po fère regattâ lè boulès su lo billard et po fère dâi tunès; et avoué cein l'étâi blageu et fasâi prâo son vergalant (terivè dâo coté de la mère). Ma fâi lè dzau-nets dâo père Tricliet étiont vito polis, kâ lo bougro tère rupavè on moulo ein 15 dzo, et on caïon lài fasâi pas mè de quatre senannès. Lài faillâi soi-disant tant d'ardzeint po atsetâ dâi plionmès, dâi potets, de l'eintso et dâo papâi, mû tot cein n'étâi què de la frinma, et lo père ve bintout iô la tsatta avâi mau âo pî; assebin ne vollie perein lài bailli que justo po sa peinchon et quand lo gaillâ ve que son père étantsivé, que n'iaivâi rein mè moïan de fère la viâ pè Lozena, et que l'eut tot rupâ, sè décidâ à reveni à l'hotô.

Son père allâ don lo queri avoué lo petit tsai, et quand l'arreviront, on criâ lo vòlet po détserdzi la grossa mûla. Quand ve que l'étâi adè la mêmâ, sè peinsâ que ne volliâvè pas s'esposâ à sè levâ on niai ein sè crotseint tot solet après, et criâ lo vòlet âo syndiquo que passavè justameint, po lài bailli on coup de man. Quand furont vai lo tsai, sè cratchont su lè mans, et hardi! quand l'ont eimpougni la mûla et que l'ont fé: *une! deusse! troisse!...* pan!... té font on eimbriyâite que la mûla prevôlè quasu ein l'air, tant l'étâi lerdzire, et que mè dou compagnons que crèyont avâi prâo mau à la solévâ, sè vont rebedoulâ avoué la mûla per dessus leu.

— Que dâo diablo cein vâo te derè, fe lo vòlet à Tricliet ein sè relèveint et ein sécoseint la pussa de son tiu de tsausse, mè que crèyé que lè pesavè dou quintaux!

Mâ compre bintout l'affèrè, kâ la mûla ein tcheseint que bas s'étâi âoverta et n'iaivâi rein dedein què.... 'na pegnetta bertse et on fau-cot (on collet de tsemise que sè démontè).

Théâtre. — Nous rappelons la représentation de ce soir donnée par *Mme Judic*, avec le concours d'excellents artistes des théâtres de Paris. — *Lili*, comédie-opérette en 3 actes, dans laquelle l'éminente artiste jouera les rôles d'*Amélie* et d'*Antoine*, qu'elle a créés à Paris, est un de ses plus